

Mystique et philosophie document n°3

Sur l'école française de spiritualité au XVIIe siècle

La mystique espagnole influence profondément la vie religieuse française du XVIIe siècle français. Soit par des traductions des grands mystiques que l'on a déjà évoqués, soit par les œuvres de Miguel de Molinos (1628-1696) qui invente le quiétisme. Lequel nourrit d'une part la fameuse querelle entre Fénelon et Bossuet, d'autre part les répliques des Jansénistes et notamment de Pascal avec ses *Provinciales*. Ces débats passionnés agitent la Cour par l'intermédiaire des engagements spirituels de Madame de Maintenon et de Madame Guyon. Ils se terminent à la fin du siècle par des condamnations papales et un exil royal.

1. Le quiétisme. Il s'agit d'un courant religieux à orientation mystique venu d'Italie puis d'Espagne avec une sorte de théorisation théologique due à Molinos. Le quiétisme vise à l'union à Dieu par des pratiques ascétiques mais surtout par un abandon de l'âme à Dieu, d'abandon à Sa volonté, relativisant du coup la pratique des vertus ordinaires et la pratique des sacrements. Très répandue dans le milieu du siècle la doctrine quiétiste inspire en particulier les enseignements donnés au Collège Royal de Saint-Cyr. Cet établissement récemment créé pour l'éducation des jeunes filles nobles pauvres est dirigé par sa fondatrice Madame de Maintenon et Madame Guyon. Toutefois les deux femmes finiront par se brouiller à la suite des débats initiés par Madame de Maintenon entre Bossuet et Fénelon. Si le quiétisme au début du XVIIIe siècle perd beaucoup de son audience en France il persiste au contraire dans les pays luthériens et en particulier chez les Quakers.

2. Madame Guyon. (1648-1717) Issue de la petite noblesse, elle épouse à seize ans Monsieur Guyon son aîné de 22 ans dont elle a 5 enfants dont seulement deux survécurent. Ils vivent à Montargis où les rejoint la fille de Fouquet exilée de la Cour et qui pratique une piété intense. Jeanne Guyon entre elle-même dans de profonds états d'oraison et en 1676 la mort de son mari la laisse en possession d'une fortune considérable qu'elle emploiera par la suite à créer des fondations et des œuvres de charité. Elle commence alors une vie extrêmement active. Elle fait de nombreux voyages, et met aussi par écrit sa doctrine (1687 *Commentaires sur le Cantique des Cantiques*). Ces œuvres vont lui valoir de solides oppositions, elle est ainsi emprisonnée puis, relâchée, elle se réfugie chez une amie et rencontre Fénelon en 1688. Débute alors une amitié qui amène Fénelon à défendre madame Guyon. Celle-ci, liée à Madame de Maintenon, instruit avec elle et Fénelon les demoiselles de Saint-Cyr, mais ces relations vont se dégrader suite à des résistances puis à des condamnations de la part de l'Eglise officielle en la personne de l'archevêque de Paris (1694) puis du pape. Elle est ensuite enfermée à la Bastille de 1698 à 1703. Sa santé décline et elle décède en 1717 laissant une œuvre constituée d'une quarantaine de volumes. Durant les dernières périodes de sa vie, son quiétisme, condamné par Rome, ne domine plus la vie religieuse française, en revanche il est repris par les milieux réformés où il poursuivra une longue carrière.

3. Fénelon (1651-1715). Il appartient à la haute noblesse et devient précepteur des enfants de Louis XIV. Il rencontre Jeanne Guyon et se trouve assez vite au centre d'une polémique avec Bossuet sur ce qu'on appelle la "querelle du pur amour", autre nom de la

doctrine quiétiste. Il publie deux œuvres essentielles : *Les maximes des saints* qui défendent les approches mystiques de nombreux saints reconnus par l'Eglise, et un roman éducatif *Les aventures de Télémaque*, où l'on verra la critique voilée de la politique centralisatrice et autoritaire du roi, bien que cet ouvrage fût dédié au Dauphin. Exilé dans son archevêché de Cambrai il finira sa vie dans l'austérité, la dévotion et le souci des pauvres. Fénelon n'est sans doute pas un mystique mais *les Maximes des saints* offrent des éléments pour une sorte de théorisation du cheminement spirituel des quiétistes.

4. A quelques années d'intervalle deux mystiques s'inscrivent dans l'école de spiritualité française sous le nom de Marie de l'Incarnation. La première est souvent citée en tant que Madame Acarie (1566-1618). Originaire d'une grande famille de bourgeois parisiens, elle est mariée tôt à un conseiller du roi dont elle a 6 enfants. Parallèlement à leur éducation, elle tient une sorte de salon dans son hôtel particulier, et elle y reçoit des autorités spirituelles comme le cardinal de Bérulle ou François de Sales. Très marqué par les œuvres de Thérèse d'Avila et la spiritualité du Carmel, son "salon" devient un véritable centre d'où rayonnera par la suite la mystique carmélitaine. Elle fonde d'ailleurs le premier Carmel français, et s'y retire avec ses trois filles après le décès de son mari en 1613. Voulant être sœur converse dans un esprit d'humilité, elle est cependant consultée par ses consœurs et la Supérieure. Sa réputation est telle qu'elle est considérée à sa mort, en 1618, comme une sainte. De son vivant elle avait initié en quelques années 27 carmels en France.

5. Marie Guyart est en religion l'autre Marie de l'Incarnation. (1599-1672). Venue d'un milieu modeste, Marie reçoit une forte éducation religieuse et aspire dès sa jeunesse au cloître. Mais ses parents la marient à un Maître ouvrier en soie qui meurt deux ans plus tard. Il lui laisse un fils de 6 mois. Marie, dès lors, prononce pour elle-même un vœu de chasteté. Elle se consacre à l'éducation de son fils et à la gestion de ses affaires. Elle connaît ses premières expériences mystiques en 1620, vit cela comme une conversion et prononce alors des vœux de pauvreté et d'obéissance. Toutefois elle reste dans un état laïque et s'occupe brillamment des affaires de son beau-frère. En 1631 elle confie son fils âgé de 12 ans à sa belle-sœur et entre chez les Ursulines où elle prononce ses vœux deux ans plus tard.

Diverses lectures et une sorte d'appel l'amènent à partir pour le Canada où elle s'intègre dans la minuscule société des colons : à savoir quelques centaines de personnes. Installées d'abord dans une sorte de mesure avec sept autres consœurs, Marie se lance rapidement dans les affaires et fait alors construire un vaste couvent. Elle s'occupe de tout : plantations, constructions mais aussi éducation. Elle apprend également les langues vernaculaires, celles des Indiens : l'iroquois, l'algonkin et le huron, entretient aussi une vaste correspondance, rédige des Traités et devient Supérieure de son ordre au Canada. Parallèlement elle nourrit les indigents avec les productions de ses fermes. Cette vie intensément active « dans le siècle » est menée parallèlement à une vie d'oraisons et de ce qu'on appelle des "grâces mystiques". Ses Traités et ses Lettres sont lus et admirés notamment par Bossuet, Fénelon et Madame Guyon.

Elle vit cloîtrée mais participe cependant aux événements qui agitent la colonie, assiste les victimes des tremblements de terre ou des guerres entre Indiens. Elle meurt à 72 ans. On sait que Bossuet la considérait comme "la Thérèse de la Nouvelle-France" et que par ailleurs elle est reconnue comme aux origines de l'identité culturelle en langue française du Québec.

Ce qui est remarquable dans cette vie religieuse du Grand Siècle c'est sa ferveur intense et l'éclosion de personnalités exceptionnelles. Et, pour ce qui est relatif à la mystique, un souci, peut-être plus affirmé qu'ailleurs pour des activités caritatives ou des établissements éducatifs (Vincent de Paul, les Frères des Ecoles chrétiennes de Jean Baptiste de la Salle, par exemple). On y saisit aussi plus qu'ailleurs un entremêlement du religieux et du politique (influence du roi et de la Cour). Notons enfin la volonté et l'intelligence créatrices, la foi intrépide qui soutient contre vents et marées, si l'on peut dire, la résistance aux persécutions et enfin cet esprit d'entreprise attaché à des réalisations concrètes. Tout cela donne à penser que, contrairement à une idée assez répandue, la vie contemplative n'est pas nécessairement antinomique avec la recherche de l'efficacité pratique.

Jean Marie CLARINARD